Bibliothèque illustrée des HISTOIRES

Les lieux de mémoire

Sous la direction de Pierre Nora

I. La République

Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1984.*

Extrait de la publication

Présentation

Ce livre est né d'un séminaire que j'ai tenu pendant trois ans, de 1978 à 1981, à l'École des hautes études en sciences sociales. La disparition rapide de notre mémoire nationale m'avait semblé appeler un inventaire des lieux où elle s'est électivement incarnée et qui, par la volonté des hommes ou le travail des siècles, en sont restés comme les plus éclatants symboles : fêtes, emblèmes, monuments et commémorations, mais aussi éloges, dictionnaires et musées.

Pourquoi, à des généralités sur la mémoire nationale, avoir préféré une étude de cas ? Les lieux de mémoire me paraissaient trancher par leur existence même et leur poids d'évidence, les ambiguïtés que comportent à la fois la mémoire, la nation, et les rapports complexes qu'elles entretiennent. Objets, instruments ou institutions de la mémoire, c'étaient des précipités chimiques purs.

Ces lieux, il fallait les entendre à tous les sens du mot, du plus matériel et concret, comme les monuments aux morts et les Archives nationales, au plus abstrait et intellectuellement construit, comme la notion de lignage, de génération, ou même de région et d'« homme-mémoire ». Du haut lieu à sacralité institutionnelle, Reims ou le Panthéon, à l'humble manuel de nos enfances républicaines. Depuis les chroniques de Saint-Denis, au XIIIe siècle, jusqu'au Trésor de la langue française, *encore inachevé ; en passant par le Louvre,* La Marseillaise *et l'encyclopédie Larousse.*

Des lieux-carrefours donc, traversés de dimensions multiples. Dimension historiographique, toujours présente, puisque histoire de l'histoire, ils sont la matière dont se construit l'histoire, histoire de ses instruments, de sa production et de ses procédures. Mais dimension également ethnographique, puisqu'il s'agit à tout moment de nous déprendre de nos habitudes familières, vécues dans la chaleur de la tradition, de cartographier notre propre géographie mentale. Psychologique, puisqu'il nous faut postuler l'adéquation de l'individuel au collectif et transporter à tâtons dans le champ du social des notions — inconscient, symbolisation, censure, transfert — dont, au plan individuel, la définition n'est ni claire, ni sûre. Politique aussi, et, peut-être, surtout,

si l'on entend par politique un jeu de forces qui transforment la réalité : la mémoire en effet est un cadre plus qu'un contenu, un enjeu toujours disponible, un ensemble de stratégies, un être-là qui vaut moins par ce qu'il est que par ce que l'on en fait. C'est dire qu'on touche ici à la dimension littéraire des lieux de mémoire, dont l'intérêt repose en définitive sur l'art de la mise en scène et l'engagement personnel de l'historien.

De cet immense domaine, il était hors de question de faire le tour du propriétaire, puisqu'il ne comprend pas seulement le culte des morts et l'ensemble toujours plus dilaté du patrimoine, mais tous les éléments qui commandent l'économie du passé dans le présent ; et puisque la mémoire, au sens où elle est ici entendue, ne s'oppose pas à l'oubli, qu'elle englobe, et ne s'identifie pas au souvenir, qu'elle suppose. Plus qu'une exhaustivité impossible à atteindre, comptent donc ici les types de sujets retenus, la qualité du regard, l'élaboration des objets, la richesse et la variété des approches, et, en définitive, l'équilibre général d'un vaste ensemble — quatre volumes — auquel ont accepté de collaborer plus de soixante parmi les historiens les plus qualifiés. La matière de France est inépuisable.

*

Voici d'abord La République, *avec ses symboles, ses monuments, sa pédagogie, ses commémorations, et les lieux exemplaires de sa contre-mémoire. Puis viendra* La Nation, *en deux volumes, articulés autour des principaux thèmes dont est chargée sa représentation : l'héritage lointain, les grands moments de remaniements de sa mémoire historiographique, les frontières à l'intérieur desquelles elle a défini sa souveraineté et son « être-ensemble », la manière dont, en artiste ou en savant, on a pu déchiffrer ses paysages et ses espaces. Mais aussi les lieux où s'est le mieux condensée l'idée qu'elle s'est faite du rôle de l'État, de sa grandeur et de ses gloires, militaires et civiles, de son patrimoine monumental et artistique, de ses lettres enfin, et de sa langue. Au quatrième volume apparaîtront pour terminer* Les France *: France politiques, sociales, religieuses, régionales.*

La République, la Nation, les France : de l'une aux autres, le parcours s'est logiquement imposé. Du plus simple au plus compliqué, du contenu au contenant, du plus facile à dater au moins aisément repérable, du plus local au plus général, du plus récent au plus lointain, du plus politique au plus charnel, du plus unitaire au plus diversifié, du plus évident au plus problématique.

Entre ces trois parties, la progression n'est cependant pas linéaire. La République opère un redoublement de mémoire, dans la mesure où, régime politique devenu notre seconde nature, elle n'est pas un simple fragment de notre mémoire nationale, mais sa redéfinition synthétique et son aboutissement. La République se confond pratiquement avec sa mémoire, elle est comme le sujet dans le sujet. C'est pourquoi il a paru légitime

Extrait de la publication

d'en présenter la tradition centrale et indivisible, sans s'encombrer des républiques multiples qui la composent. Légitime aussi de mettre l'accent sur la troisième des républiques, la vraie sinon la seule pour tous les Français, et particulièrement sur sa période fondatrice, qui se dote d'une véritable stratégie de la mémoire, au détriment de deux autres cibles : en amont, la période révolutionnaire, en aval, celle qui va du Front populaire à la Résistance. Légitime encore d'insister, en son cœur, sur les instruments de sa pédagogie, puisque la République tout entière est un apprentissage et que son histoire est celle d'une acculturation. Si l'école, les manuels et les instituteurs ont fait depuis vingt ans l'objet d'une étude abondante[1], *ce n'est que récemment qu'on a étudié* La République au village *et la descente de la politique vers les masses, pour se lancer ensuite dans l'imagerie et l'allégorie républicaine, en particulier celle de Marianne*[2] *; tout récemment qu'on a souligné l'intérêt d'une étude des fêtes républicaines, analogue à ce qu'a été* La Fête révolutionnaire[3] *; plus récemment encore qu'a été tentée une histoire critique de* L'Idée républicaine[4] *et qu'a paru possible une synthèse de* La Vie politique sous la Troisième République *conçue comme une culture*[5] *; que l'attention enfin s'est portée sur* Les Expositions universelles *et qu'un plaidoyer global pour l'archéologie culturelle de la République a paru nécessaire*[6].

Aux lieux incontestés, inévitables et désormais visités de la mémoire républicaine, on a cherché à mêler des lieux moins évidents, comme le calendrier révolutionnaire ; voire inconnus, comme cette bibliothèque populaire du Marais ou le Dictionnaire de pédagogie *de Ferdinand Buisson. Ce sont ces lieux sans gloire, peu fréquentés par la recherche et disparus de la circulation qui rendent le mieux compte de ce qu'est à nos yeux le lieu de mémoire et en font sentir au plus près l'originalité. Car à trop élargir la notion, on court le risque de glisser subrepticement vers celle, voisine et pourtant différente, de lieu d'identité. Si bien qu'autour des emblèmes flamboyants de la reconnaissance collective,* La Marseillaise, *le drapeau tricolore, on a voulu disposer ici les lieux modestes où s'est obscurément, mais d'autant plus démonstrativement, construite la mémoire de la République.*

1. Pour ne rappeler que la plus récente, *Enseigner l'histoire, des manuels à la mémoire*, textes réunis et présentés par Henri Moniot, Berne, Peter Lang, 1984.

2. Maurice AGULHON, *La République au village*, Paris, Plon, 1970 ; ainsi que *Marianne au Combat*, Paris, Flammarion, 1979, que doit suivre *Marianne au pouvoir*.

3. Charles REARIK, « Festivals in Modern France : The Experience of the Third Republic », *Journal of Contemporary History*, 12, 1977, pp. 435-460 ; Mona OZOUF, *La Fête révolutionnaire*, Paris, Gallimard, 1977.

4. Claude NICOLET, *L'Idée républicaine en France*, Paris, Gallimard, 1982.

5. Jean-Marie MAYEUR, *La Vie politique sous la Troisième République, 1870-1940*, Paris, Éd. du Seuil, collection « Nouvelle Histoire de la France contemporaine », 1984.

6. Pascal ORY, *Les Expositions universelles de Paris*, Paris, Ramsay, 1982 ; « Hypothèses de travail en histoire culturelle : l'exemple de la France contemporaine », *Bulletin de la Société d'histoire moderne et contemporaine*, 2, 1982, à compléter par l'« État bibliographique » de la question, paru en 1981, dans le numéro 2 du *Bulletin du Centre d'histoire de la France contemporaine de Paris X*.

Extrait de la publication

Avec la Nation, ce n'est pas seulement le cadre qui se dilate, mais le sujet qui change. Car on ne pouvait prétendre, à l'évidence, dresser l'inventaire complet du mobilier national, fût-ce en se limitant à ses pièces les plus massives : on y a d'autant plus aisément renoncé que les lieux de mémoire ne sont pas ce *dont on se souvient, mais* là *où la mémoire travaille ; non la tradition elle-même, mais son laboratoire. Et il n'était pas davantage question d'isoler les éléments constitutifs et déterminants de l'identification nationale : c'eût été retourner à la chronologie, et, dans ce pays où, selon l'éclairante formule de Bernard Guenée, « l'État a précédé la Nation », braquer le projecteur sur trois moments d'intense cristallisation, les XIVe-XVIe siècles, la période révolutionnaire et la synthèse républicaine, en renonçant ainsi à l'autonomie du premier volume.*

De la nation — ce phénomène original des temps modernes qu'une longue familiarité nous empêche de considérer d'un œil neuf — il y a eu, jusqu'ici, trois manières de parler : juridique, historique et sentimentale. Toutes mettent en relief les spécificités nationales, mais sans pouvoir s'interroger sur elles. La première les élude par principe, la seconde les décline et la troisième se contente de les célébrer. À une immense littérature nous devons, sur l'histoire du sentiment national en particulier[1]*, d'indispensables repères et un savoir pléthorique ; elle n'en laisse pas moins l'étrange impression d'une invincible tautologie : on explique la nation par la nation, un aspect du fait national à partir d'un autre aspect, sans jamais sortir du cercle et saisir la chose du dehors, dans sa nouveauté et son étrangeté. La République doit à la politique mémorielle de sa phase inauguratrice sa forte personnalité. La nation, en revanche, se présente historiquement comme un donné, aussi difficile à saisir que l'air que nous respirons et qui pourtant nous fait vivre. À l'antiquité même du fait national, dont le point de départ n'est pas directement assignable*[2] *et le souvenir perdu « dans la nuit des temps », nous devons sans doute de penser simultanément « nation », fait politique et « société », notion intellectuelle. La société, on en saisit l'organisation intérieure par un regard extérieur. La nation est, dans le même temps, intérieure à elle-même* et *extérieure : le spirituel mais dans le temporel, l'historique mais dans le géographique, l'idéologique mais dans le charnel, l'indéfini mais dans le délimité, l'universel mais dans le particulier, l'éternel mais dans le chronologique. Elle n'est saisissable que de l'extérieur, dans la généralité du phénomène, et de l'intérieur, dans la singularité multiple de ses manifestations.*

1. Cf. en particulier, avec sa bibliographie, la forte méditation d'Alphonse DUPRONT, « Du sentiment national » dans *La France et les Français*, sous la direction de Michel FRANÇOIS, Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 1972, pp. 1423-1475, que l'on complétera par Pierre CHAUNU, *La France, histoire de la sensibilité des Français à la France*, Paris, Robert Laffont, 1982, rééd., Paris, Hachette, « Pluriel ».

2. Cf. Ferdinant LOT, *La France des origines à la guerre de Cent Ans*, Paris, Gallimard, 1948.

Extrait de la publication

En attendant donc l'analyse d'ordre philosophique qui, de l'extérieur du fait national, et passant derrière son décor, nous expliquerait ce mystère en pleine lumière[1], *la tâche qu'assigne à l'historien notre propre moment de l'histoire nationale est, en priorité, l'analyse des objets les plus représentatifs de sa tradition, tradition que nous reconnaissons toujours comme nôtre, mais que nous ne pouvons plus vivre comme telle. C'est ce mélange d'attachement sentimental et de détachement critique qui a guidé le choix et le plan des deux volumes consacrés à la Nation, comme il a inspiré de mettre le dernier volet sous le signe du multiple : les France.*

Ce pluriel n'est pas de coquetterie. Il ne sacrifie pas seulement à l'éclatement décentralisateur, au conflit des conceptions possibles, à la diversité des composantes ; il exprime le trouble d'une identité devenue douteuse.

C'est là que l'échantillonnage se révélait le plus nécessaire, mais le plus délicat. Car le risque inhérent à l'étude des lieux de mémoire reste de privilégier par définition le marginal et le minoritaire comme des refuges naturels de mémoires menacées. S'agit-il, par exemple, des France religieuses ? Si le musée du Désert s'impose comme le lieu par excellence de la mémoire protestante, du catholicisme, en revanche, comment élire un lieu de mémoire unique ? Et que choisir du judaïsme, dont le vrai lieu de mémoire n'est autre que la mémoire elle-même ? Difficulté identique pour les mémoires sociales, en particulier celle de la bourgeoisie, dont les normes et les valeurs, débordant leur terre natale, ont colonisé depuis deux siècles les représentations populaires et aristocratiques. On a donc pris le parti, pour pallier cet inconvénient, de sur-représenter, autant que la place le permettait, le nombre des lieux de mémoire majoritaires, conscients cependant de ne pouvoir faire mieux que de croiser les vues plongeantes et les regards obliques.

On a surtout cru devoir, à défaut d'une impossible saisie fine de la pluralité des milieux sociaux, et en globalisant les mémoires bourgeoise, paysanne, ouvrière, scinder l'approche en deux : d'une part des mémoires rémanentes, comme la grève, le marché, le bistrot, saisies à travers ces « sociabilités » traditionnelles que Maurice Agulhon a fait entrer dans le domaine de l'histoire ; d'autre part des mémoires ressaisies, soit à travers ces jeunes institutions de mémoire que sont les musées des Arts et Traditions populaires, soit, pour les classes moyennes, à travers les livres de raison, les albums de famille ou le minutier du notaire, ces lieux de mémoire récemment ouverts à la curiosité des historiens.

Le vrai problème de cette dernière partie n'est d'ailleurs pas dans l'ouverture indéfinie du sujet, mais dans l'élaboration supplémentaire qu'elle exige de la notion même de lieu de mémoire. Cette nécessité n'est jamais aussi pressante qu'en abordant

1. Marcel GAUCHET l'a déjà entamée par un long commentaire de l'ouvrage d'Ernst KANTOROWICZ, *The King's Two Bodies*, Princeton, 1957 : « Des deux corps du roi au pouvoir sans corps », *Le Débat*, n°s 14 et 15.

Extrait de la publication

au politique. À partir du moment où il était exclu de déployer l'éventail des différentes familles politiques — conservatrices, par exemple, libérales, progressistes et révolutionnaires —, force était de chercher des observatoires pertinents. Moins les lieux que les nœuds de mémoire où sont venus se prendre les fils éternellement flottants du souvenir et de l'oubli ; autrement dit les matrices de notre mémoire politique contemporaine, telles que la Révolution et ses projections sur l'imaginaire, Jeanne d'Arc, profil gauche et profil droit, la mémoire comme lieu du pouvoir politique depuis la Libération, de Gaulle, envisagé comme un mât-totem de nos mémoires, la génération, notion indispensable et illusoire, ou les métamorphoses contemporaines des lieux traditionnels de notre bagage politique. Lieu de mémoire s'entend ici au second degré.

*

L'histoire que produit l'étude polyphonique de ces lieux ne ressemble à aucune autre : modeste et pourtant ambitieuse, traditionnelle en même temps que très nouvelle. Pas tout à fait une histoire de France, mais, entre mémoire et histoire, l'exploration sélective et savante de notre héritage collectif, qui tire sa justification la plus vraie de l'émotion qu'éveille encore en chacun d'entre nous un reste d'identification vécue à ces symboles à demi effacés. Une histoire des représentations, profondément différente à la fois de l'histoire nationale positiviste du siècle dernier, dont elle retrouve pourtant les centres d'intérêt, et de l'histoire des mentalités, dont elle hérite, mais au-delà ou à côté de laquelle elle s'installe dans une vérité purement symbolique.

C'est à la fois ce retour et cette rupture qui font son originalité ; une originalité qui ne rend que plus impérative la fidélité absolue au principe de réalité, la volonté confirmée de savoir, selon la célèbre formule de Ranke, « ce qui s'est réellement passé ». Le plus nouveau réclame le plus ancien. Peu d'époques dans notre histoire ont été sans doute aussi prisonnières de leur mémoire, mais peu également ont vécu de façon aussi problématique la cohérence du passé national et sa continuité. Le représentatif, le symbolique et l'interprétatif ont, eux aussi, leurs événements, leur chronologie et leur érudition. Les objets qui s'offrent à une étude de la mémoire sont, en un sens et pour la plupart, ceux-là même que l'histoire la plus classique et retardataire aurait pu se donner. Mais ces objets, elle ne se les est, précisément, pas donnés. Non par indifférence ou par oubli, mais parce qu'ils étaient, par définition, l'envers de cette histoire, l'angle mort de son épistémologie, le soubassement de son existence, sa propre condition de possibilité.

On ne s'excusera donc pas de leur apparente trivialité. Si évidents qu'ils soient, et parce qu'évidents, ils sont largement inconnus. Pour ne prendre que ce premier volume, le drapeau tricolore ? On n'est pas peu étonné que personne, récemment, n'ait eu l'idée de l'étudier. Le drapeau rouge a son histoire, ainsi que le blanc, ainsi que le noir. Mais sur celui qui nous sert d'emblème, et dont chaque jour donne les

couleurs à voir, sinon à regarder, pratiquement rien. Le seul travail sur le calendrier révolutionnaire nous vient, non publié, d'un Américain. La Marseillaise *? Les seules études averties, encore que partielles, sont du musicographe de la garde républicaine. Les habitants du Panthéon n'ont pas trouvé leur historien. La typologie des mairies ? En voici l'annonce et l'esquisse. Celle des monuments aux morts, présents dans chaque commune, personne ne s'était avisé de la dresser. Le centenaire de la Révolution, celui de la mort de Victor Hugo ? Il a fallu la perspective des bicentenaires pour qu'il paraisse urgent d'y regarder de près. De l'auteur du* Tour de la France, *signé Bruno, personne n'avait percé le mystère, et ses raisons. Sur le mur des Fédérés, des poèmes et des chansons, mais juqu'à présent pas d'histoire. De chacun des articles ou presque*[1]*, on pourrait en dire autant. Bien des lieux importants, sans doute, manquent à l'appel. Mais quels que soient les regrets qu'inspire leur absence — le maître d'œuvre en est seul responsable —, de ceux qui figurent ici, il faut reconnaître l'utilité.*

C'est là leur moindre mérite. Car ces essais, on aimerait qu'indépendamment de leur visée d'ensemble ils soient lus pour eux-mêmes, et qu'avant de leur demander des comptes, on prenne, à les découvrir, du plaisir et de l'intérêt. Cette lourde machinerie monographique soulève des problèmes complexes : les limites exactes du lieu de mémoire, la théorie des commémorations, les liens de la mémoire historique et de la mémoire collective, les rapports des idéologies et de la politique, de la mémoire et du pouvoir, de la République et de la Nation. Laissons-les là. Le choix des sujets, même s'il a été passablement médité, en fonction de la typologie nécessaire, de l'état scientifique de la question, de la disponibilité des compétences pour la traiter, comporte une part d'arbitraire. Acceptons-la. Cette complaisance à nos imaginaires de prédilection comporte, indéniablement, un risque de régression intellectuelle et de retour au gallocentrisme que toute l'historiographie contemporaine a fait l'heureux effort de dépasser. Il faut le savoir, il faut y prendre garde. Mais pour l'heure, oublions-le. Et à cette poignée d'essais, que d'autres bientôt vont suivre par brassées, souhaitons, pour leur fraîcheur et pour leur joyeuseté, de trouver d'abord une lecture innocente.

P.N.

P.S. 1992. *Le plan général de l'œuvre s'est modifié en cours de route. Il était prévu en quatre volumes ; sa réalisation a conduit à sept. Pour comprendre ces développements, le lecteur est prié de se reporter à la* Présentation *du tome II,* La Nation, *et au texte introductif du tome III,* Les France, *« Comment écrire l'histoire de France ? ».*

1. Une seule exception, l'étude que Rosemonde SANSON a consacrée au *14-Juillet, fête et conscience nationale, 1789-1975*, Paris, Flammarion, 1976. Du même auteur, on lira aussi avec intérêt « La fête de Jeanne d'Arc en 1894 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine,* juillet-septembre 1973.

Extrait de la publication

Le parti pris d'une collection de monographies impliquait, par principe, un travail collectif.

Que tous ceux qui en ont subi les premiers tâtonnements de séminaire et dont les noms n'apparaissent pas, comme tous les collaborateurs qui, au fur et à mesure du développement de l'entreprise, ont accepté de se plier aux contraintes du genre trouvent ici l'expression de ma gratitude. De même que l'éditeur, qui n'a pas hésité à s'engager.

Jeanine Fricker a assuré la réalisation artistique de l'édition ; Nicole Évrard le secrétariat général de la rédaction ; Françoise Borin a réuni l'iconographie. Que toutes les trois, dont l'apport de tous les jours est loin, à mes yeux, de se limiter à ces tâches, soient, aussi, affectueusement remerciées.

Mais il est deux personnes à qui j'aime adresser une reconnaissance toute spéciale : Mona Ozouf et Marcel Gauchet. Ce livre n'existerait pas si chacun d'eux n'y avait apporté la générosité de son intelligence, l'appui de son talent et l'encouragement de son amitié. De son projet initial à sa réalisation finale, il porte leur marque, très au-delà des contributions personnelles qu'ils ont bien voulu rédiger. La part qui m'en revient, qu'ils me permettent de la leur dédier. P. N.

Extrait de la publication

Entre Mémoire et Histoire

La problématique des lieux

PAR

PIERRE NORA

Extrait de la publication

I. LA FIN DE L'HISTOIRE-MÉMOIRE

Accélération de l'histoire. Au-delà de la métaphore, il faut prendre la mesure de ce que l'expression signifie : un basculement de plus en plus rapide dans un passé définitivement mort, la perception globale de toute chose comme disparue — une rupture d'équilibre. L'arrachement de ce qui restait encore de vécu dans la chaleur de la tradition, dans le mutisme de la coutume, dans la répétition de l'ancestral, sous la poussée d'un sentiment historique de fond. L'accession à la conscience de soi sous le signe du révolu, l'achèvement de quelque chose depuis toujours commencé. On ne parle tant de mémoire que parce qu'il n'y en a plus.

La curiosité pour les lieux où se cristallise et se réfugie la mémoire est liée à ce moment particulier de notre histoire. Moment charnière, où la conscience de la rupture avec le passé se confond avec le sentiment d'une mémoire déchirée ; mais où le déchirement réveille encore assez de mémoire pour que puisse se poser le problème de son incarnation. Le sentiment de la continuité devient résiduel à des lieux. Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieux de mémoire.

Qu'on songe à cette mutilation sans retour qu'a représentée la fin des paysans, cette collectivité-mémoire par excellence dont la vogue comme objet d'histoire a coïncidé avec l'apogée de la croissance industrielle. Cet effondrement central de notre mémoire n'est pourtant qu'un exemple. C'est le monde entier qui est entré dans la danse, par

le phénomène bien connu de la mondialisation, de la démocratisation, de la massification, de la médiatisation. À la périphérie, l'indépendance des nouvelles nations a entraîné dans l'historicité les sociétés déjà réveillées par le viol colonial de leur sommeil ethnologique. Et par le même mouvement de décolonisation intérieure, toutes les ethnies, groupes, familles, à fort capital mémoriel et à faible capital historique. Fin des sociétés-mémoires, comme toutes celles qui assuraient la conservation et la transmission des valeurs, église ou école, famille ou État. Fin des idéologies-mémoires, comme toutes celles qui assuraient le passage régulier du passé à l'avenir ou indiquaient, du passé, ce qu'il fallait retenir pour préparer l'avenir ; qu'il s'agisse de la réaction, du progrès ou même de la révolution. Bien plus : c'est le mode même de la perception historique qui, media aidant, s'est prodigieusement dilaté, substituant à une mémoire repliée sur l'héritage de sa propre intimité la pellicule éphémère de l'actualité.

Accélération : ce que le phénomène achève de nous révéler brutalement, c'est toute la distance entre la mémoire vraie, sociale et intouchée, celle dont les sociétés dites primitives, ou archaïques, ont représenté le modèle et emporté le secret — et l'histoire, qui est ce que font du passé nos sociétés condamnées à l'oubli, parce qu'emportées dans le changement. Entre une mémoire intégrée, dictatoriale et inconsciente d'elle-même, organisatrice et toute-puissante, spontanément actualisatrice, une mémoire sans passé qui reconduit éternellement l'héritage, renvoyant l'autrefois des ancêtres au temps indifférencié des héros, des origines et du mythe — et la nôtre, qui n'est qu'histoire, trace et tri. Distance qui n'a fait que s'approfondir au fur et à mesure que les hommes se sont reconnu, et toujours davantage depuis les temps modernes, un droit, un pouvoir et même un devoir de changement. Distance qui trouve aujourd'hui son point d'aboutissement convulsif.

Cet arrachement de mémoire sous la poussée conquérante et éradicatrice de l'histoire a comme un effet de révélation : la rupture d'un lien d'identité très ancien, la fin de ce que nous vivions comme une évidence : l'adéquation de l'histoire et de la mémoire. Le fait qu'il n'y ait qu'un mot, en français, pour désigner l'histoire vécue et l'opération intellectuelle qui la rend intelligible (ce que les Allemands distinguent par *Geschichte* et *Historie*), infirmité de langage souvent soulignée, déli-

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Les lieux de mémoire

Sous la direction de Pierre Nora

La disparition rapide de notre mémoire nationale appelle aujourd'hui un inventaire des lieux où elle s'est électivement incarnée et qui, par la volonté des hommes ou le travail des siècles, en sont restés comme ses plus éclatants symboles : fêtes, emblèmes, monuments et commémorations, mais aussi éloges, archives, dictionnaires et musées.

Du haut lieu à sacralité institutionnelle, Reims ou le Panthéon, à l'humble manuel de nos enfances républicaines. Depuis les chroniques de Saint-Denis, au XIIIe siècle, jusqu'au *Trésor de la langue française* ; en passant par le Louvre, *La Marseillaise* et l'encyclopédie Larousse.

Plus qu'une exhaustivité impossible à atteindre comptent ici les types de sujets retenus, l'élaboration des objets, la richesse et la variété des approches et, en définitive, l'équilibre général d'un vaste ensemble – sept volumes – auquel ont accepté de collaborer plus de cent trente parmi les historiens les plus qualifiés. La matière de France est inépuisable.

Voici d'abord *La République*, avec ses symboles, ses monuments, sa pédagogie, ses commémorations, et les lieux exemplaires de sa contre-mémoire.

Puis vient *La Nation*, en trois volumes articulés autour des principaux thèmes, immatériels, matériels et idéels, dont est chargée sa propre représentation : *1. Héritage. Historiographie. Paysages* ; *2. Le territoire. L'État. Le patrimoine* ; *3. La gloire. Les mots.*

Au terme de cette exploration de la francité, *Les France* elles-mêmes. Elles se déclinent à leur tour en trois volumes : *1. Conflits et partages* ; *2. Traditions* ; *3. De l'archive à l'emblème.*

Au total, une histoire de France. Non pas au sens habituel du terme ; mais, entre mémoire et histoire, l'exploration sélective et savante de notre héritage collectif, qui tire sa justification la plus vraie de l'émotion qu'éveille encore en chacun d'entre nous un reste d'identification vécue à ces symboles à demi effacés.

I. La République

avec la collaboration de :

Charles-Robert Ageron, Maurice Agulhon, Christian Amalvi, Bronislaw Baczko, Avner Ben-Amos, Raoul Girardet, Jean-Marie Goulemot, Pascale Marie, Jean-Clément Martin, Pierre Nora, Pascal Ory, Jacques Ozouf, Mona Ozouf, Antoine Prost, Madeleine Rebérioux, Michel Vovelle, Éric Walter.

149 illustrations.

Delacroix : "La Liberté guidant le peuple" (détail).
Musée du Louvre, Paris. Photo © Musées nationaux.

9 782070 701926 86-XI-A-70192 ISBN 2-07-070192-1

Extrait de la publication